

ATELIER DE PHILOSOPHIE N°18

Neuvième année - deuxième semestre 2005-2006

Atelier Stiegler : Animé par Jacqueline Crevel et Alain Lambert avec Paul, Cathy, Josette, Christine, Danièle, Denise, Patrick, Dominique, Roger, Yves, Jean Louis C., Jane, Miguel, Anna, Ursina, Manuel et Claudie .

Séance de mars: une pensée originale ou un savant collage ?

Une présentation sommaire de l'auteur et de son parcours singulier, la prison pour braquage et l'apprentissage de la philosophie dans la solitude de la bibliothèque carcérale, pose d'emblée la question de sa singularité, et de la singularité comme concept. Pour certains, son approche de notre société est véritablement neuve et éclairante, alors que pour un autre, il ne s'agit que d'un copié collé des philosophies du XXe: Derrida, Deleuze, Freud, Husserl, Simondon, Debord...

Quoi de neuf, alors? La notion d'individuation qu'il reprend à Simondon en insistant sur le caractère social de ce processus qui nous construit par rapport aux autres, par différenciation/synchronisation, et non opposition aux autres. D'où il déduit la relation nécessaire entre synchronie et diachronie, appropriation collective et singulière de l'héritage humain. D'où l'importance du temps disponible contre le temps contrôlé, celui des « loisirs ».

La notion de rétention tertiaire ajoutée à Husserl permet de comprendre toutes les techniques mnémotechniques mises en place par les hommes depuis l'alphabet pour permettre et contrôler ce processus d'individuation jusqu'à l'hyper industrie culturelle qui menace aujourd'hui ce processus en favorisant, grâce à des techniques hyper sophistiquées, la synchronie contre la diachronie, et en interdisant à de plus en plus de monde de devenir un « je » parmi un « nous », favorisant le particulier grégaire et moutonnier contre le singulier. Catastrophe (symbolique, culturelle et politique) de tous ces humains qui ne peuvent accéder qu'au « on » dans la déliaison d'avec les autres, l'absence d'estime de soi, et l'impossibilité d'exister autrement que dans la violence et le fanatisme.

D'où dans un 3e moment l'analyse critique de notre façon de consommer, « digérer » ou « ingérer », consommer avec distance ou surconsommer, y compris au plan culturel, car plus nous surconsomons, et plus la confusion devient un risque pour la création culturelle, comme le montrent certains spectacles récents et le « scandale » d'Avignon 2005, certaines performances de l'art contemporain...

D'où en suspens la question de la mort de l'art que Stiegler relie à la mort de Dieu, mais dans une nouvelle phase du capitalisme, celle de son autodestruction...

Séance d'avril: de la répétition comme enjeu philosophique?

La discussion se centre d'emblée sur ce que Stiegler considère comme le seul bon usage des techniques modernes, c'est à dire une appropriation de la répétition rendue possible par l'invention de supports techniques qui permettent la rétention tertiaire, mais aussi le conditionnement. L'exemple du sampling est interrogé en ce qu'il comporte de l'ambiguïté. En effet, s'il est bien une répétition, il flirte avec l'usage passif du produit d'autrui. Mais dans la mesure où cette répétition est réinvestie dans une création différente, elle devient active et singulière, c'est-à-dire participe au processus d'individuation. Cette ambiguïté suscite de vives discussions. En effet, l'interprétation que l'on peut donner au sampling engage la lecture que l'on peut faire de Stiegler. Avons-nous affaire à un véritable penseur réutilisant dans un contexte singulier des concepts qu'il emprunte à de nombreux philosophes ou bien à un "sampler" de la philosophie, qui "bidouille" des idées mais n'en crée aucune ? En tous cas, son rapport à la technique dans laquelle il perçoit un moyen de démocratiser la création artistique n'a pas son équivalent parmi les penseurs qui l'inspirent. Et l'on peut comprendre l'invention des outils comme le gramophone puis le lecteur CD comme permettant à chacun d'accéder à un univers musical dont l'excluait la nécessité d'une solide culture musicale auparavant. On doit pouvoir considérer alors que grâce à ces machines, la musique redevient de tradition orale et la technique musicale fondée sur l'écrit retourne à l'arrière plan.

Au-delà du privilège accordé par Stiegler aux exemples musicaux - après tout, il était directeur de l'IRCAM au moment de l'entrevue - nous recherchons comment la technique peut nous permettre

une appropriation de la publicité, de la photo numérique, de la vidéo ou de la sculpture... Et nous constatons que si tout semble encore à faire en la matière, la technique multiplie les moyens de développer la créativité des individus.

Du coup, alors que pendant des siècles l'art avait tendance à se limiter sur les moyens et la maîtrise des techniques spécifiquement artistiques, il semble sortir plus libre du développement des techniques, et pouvoir manifester enfin les valeurs, ou les consistances nous dirait Stiegler, dont il est porteur. En d'autres termes, se libérant d'un certain nombre de contraintes matérielles, il se révèle comme manifestation de l'esprit. Comme quoi derrière un tableau extrêmement noir de la société actuelle, en phase d'autodestruction imminente, et des dégâts faits par l'industrie culturelle se profile in extremis une perspective moins sombre dans laquelle le développement des techniques de l'esprit concourrait au processus d'individuation.

Le diagnostic fait par Stiegler selon lequel la mise à mal du narcissisme primordial que subit l'individu dans la société contemporaine engendre la haine de soi ne pourrait-il expliquer que l'humanité en soit venue à se demander si sa propre survie est souhaitable ?

Séance de mai: la société du spectaculaire et de la désublimation

Au sortir de l'atelier précédent, Paul avait suggéré que derrière un emballage un peu éblouissant, Stiegler ne fait que parler du conditionnement sans en dire beaucoup plus que les autres en fait. Mais à la lecture des extraits de *Aimer, s'aimer, nous aimer* proposés par Jacqueline, son analyse du conditionnement culturel semble plus convaincante et apporter un supplément d'analyse.

En effet, le processus de synchronisation des consciences, une fois étouffée la dimension diachronique qui permet au je de se repérer par rapport au nous dans un processus d'individuation en relation avec le narcissisme primordial de la psychanalyse, aboutit à l'apparition d'un on dont l'indéfinition même se traduit pratiquement par un processus de désublimation, c'est à dire une abolition de tous les mécanismes que nous nous sommes construits en nous civilisant et en grandissant pour affronter le principe de réalité sans être soumis au seul principe de plaisir, y compris dans notre capacité à aimer, en s'aiment tout en nous aimant. Désublimation, perte de l'estime de soi et des autres, pulsions (auto)destructrices dont l'apogée a été le massacre d'un conseil municipal par un individu qui n'avait plus "le sentiment d'exister" selon son journal intime... "on n'est plus des humains" dira Roger à propos des mouvements de foule en début de soldes l...

Le mot conditionnement culturel fait réagir Jean louis qui trouve ce mot trop flou et lui préfère artistique pour bien distinguer les pratiques. Mais un certain nombre d'analyses de situations nous amène à préférer une autre distinction: on peut consommer des pièces, des expos, des concerts, des colloques, des DVD, ces CD... comme on peut avoir une expérience réelle (culturelle ou artistique) avec ces mêmes "produits", y compris une pièce de théâtre retransmise ou recrée pour la télé... Si le spectacle, au sens antique que reprend S. est à la fois spectaculaire (le nous) et spéculaire (le je), la transformation actuelle du spectacle par l'industrie culturelle dans l'uni dimension spectaculaire (celle de la fusion dans le on) est bien un danger dont il faut "sauver le capitalisme" pour éviter notre autodestruction dans la désublimation.[L'analyse par S. de *On connaît la chanson* de Resnais montre comment des tubes de la chanson française connus par tous, sur le mode du on, sont réinvestis dans des situations qui nous concernent et dans lesquelles on se retrouve je par un mécanisme proche de la catharsis.]

Au final, après une interrogation sur la pratique du portable (dans la mesure où il y a soumission et fusion) et sur l'impossible neutralité de la technique actuelle dans un monde dominé par les impératifs économiques, le constat concernant 8., au terme de cette séance de fond, est que son travail ouvre des pistes originales de réflexion sur l'hyper modernité technique, au delà du vocabulaire compliqué, de l'apparence de superficiel et de copié collé.

Un bonus suite aux discussions passionnées du dernier vendredi (Ajout d'Alain)

Au moment de la rédaction du dernier CR a été diffusé une émission sur Glenn Gould, ce pianiste connu surtout pour ses interprétations de Bach et qui commença à jouer en concert en 1954 et donna son dernier concert en 1964 parce que le concert ne le satisfaisait pas, car pour lui, il est rare que l'interprète puisse donner le meilleur de lui même en concert, il ne le peut qu'après plusieurs prises d'enregistrement et de montage, que ce soit pour la radio, la télé ou le disque, quand il a épuisé les différentes interprétations qu'il a envisagé pour un seul morceau (parfois jusqu'à 16 dit-il), ce qu'il ne peut pas faire en concert. Et quand Yehudi Menuhin s'étonne sur l'absence de communion avec

le public, il lui répond que la communion peut être la même, mais surtout que la qualité de l'interprétation ne peut être que meilleure. (Yves parlait de certaines pièces mises en scène pour la télé et donc avec prises multiples et montage en l'absence de spectateurs)

Voilà qui donne à penser et à affiner nos catégories: ce que décrit Glenn Gould de son point de vue de pianiste perfectionniste relève bien de l'expérience "artistique", alors que l'expérience "culturelle" qu'il permet à l'auditeur sera plus forte selon lui par le disque que le concert, s'il ne s'agit pas d'une simple consommation de produits culturels.

Quant à la communion dans le spectacle vivant, elle tend parfois à la fusion quand le spectaculaire abuse de la force des images et du son, par exemple dans un certain cinéma, théâtre ou dans les concerts rock, electro... Est ce qu'alors l'expérience culturelle ne se fait pas par l'écoute du CD ou du DVD dans des conditions de tranquillité permises par la solitude et le réglage du volume nécessaires pour apprécier tel morceau ou tel film en tant qu'oeuvre et non en tant que spectacle...

.....

Qu'est-ce qui nous donne la force de vivre ? Peut-on vivre sans espérance ?

Atelier animé par Anne Marie Sibireff et Erik Laloy. Avec Antoine, Caroline, Catherine LB, Christiane LB, Emmanuel, Jacky, Jean-Louis R, Marie-Claude, Michel, Philippe A, Philippe.

1ère séance : notre projet est d'interroger le présupposé : il faut de la force pour vivre.

En réalité, ce qu'il faut, n'est-ce pas de l'inconscience, voire de la lâcheté ? D'où les textes de Schopenhauer et de Cioran envoyés à ceux qui ont choisi cet atelier.

Préalable : questionnement et clarifications conceptuelles.

L'expression force de vivre peut signifier aussi bien la pulsion ; l'énergie, que le désir, la volonté, ce qui nous donne à la fois une déclinaison de la question (qu'est-ce qui nous donne la pulsion de vivre ? le désir de vivre ?) et des réponses z c'est la pulsion ou le désir ...qui nous donnent la force de vivre.

Ne faut-il pas distinguer deux niveaux où poser la question : force de vivre biologiquement, force de vivre humainement ?

Peut-on dire que le plaisir nous donne la force de vivre ou bien qu'il nous fait vivre ? Au niveau de l'humain, les raisons de Vivre n'entrent—elles pas en jeu ?

2ème temps : retour aux textes.

Cioran et Schopenhauer démystifient de façon vertigineuse les raisons de vivre : ils les désignent comme des illusions. Pour Schopenhauer, tout est réductible au niveau biologique, vérité derrière les belles raisons avancées: comme dans l'amour, c'est toujours l'instinct, la voix de l'espèce qui est opérante. Cioran est encore plus radical : il n'y a pas de contenu aux illusions dont nous nous gargarisons. « On ne peut justifier que celui qui pratique en pleine conscience le déraisonnable nécessaire à tout acte. »

Cette position n'est—elle pas « intellectuelle » et facile ? Bien loin de la sagesse stoïcienne qui, par un apprentissage difficile, libère de tout sauf de la pensée et de la liberté.

Cette lucidité critique (Tout est vain) ne fournit-elle pas une base pour l'adhésion au christianisme ? (L'Ecclésiaste).

3e temps : témoignages.

Les hommes semblent inégalement pourvus de force de vivre. Comme s'il y avait là une injustice .Les forces qui nous portent à vivre peuvent se retourner contre nous-mêmes et conduire à la dépression.

Les expressionnistes, Guernica...les exemples ne manquent pas d'oeuvres d'art qui, tout en exprimant le désespoir renvoient à une forte Vitalité.

L'expérience de la solidarité (à l'armée notamment) fait échapper à la solitude, au désespoir. Il arrive que la philosophie soit aussi une médiation, à condition d'être portée par une parole vivante.

Or cette relation à l'autre n'est-elle pas irréductible à la démystification de Cioran ? Porté par l'exemple de ceux qui l'ont précédé, par le langage qui permet de dépasser «ce qui arrive», de le vivre humainement, l'homme peut être dans la transmission, le partage. Cela fait apparaître la relation à l'Autre comme seul horizon intéressant.

2ème séance : Est-ce le divin qui peut donner la force de vivre?

La tentative de démystification radicale de toutes les raisons de vivre, menée par Schopenhauer puis

Cioran a été globalement suspectée et même récusée (7 mars).

La question Qu'est-ce qui nous donne la force de vivre humainement ? est celle que nous nous posons. Nous explorons aujourd'hui une hypothèse : cette force nous viendrait—elle du divin ?

TEMPS FORTS

L'expérience de Blaise PASCAL. (textes : Pensées 427/194, 448/559, 431/560, Mémorial)

Chez Pascal son point de départ est proche de Cioran . Tous nos plaisirs ne sont que vanité. Mais ce constat sert de point d'appui à l'espérance d'une autre vie, qui devient certitude totale, aveuglante/éclairante, se situant au-delà de toute démonstration, de toute justification en cet an de grâce 1654, lundi 23 novembre.

Une telle expérience mystique change définitivement la personne, son rapport au monde, à elle-même, à autrui y compris à venir . nécessité ressentie de transmettre cette expérience alors même qu'elle est ineffable. Elle est joie, espérance, source d'énergie (parfois sujette à éclipses : les nuits obscures).

La référence au Sermon sur la montagne (Matthieu 5,6,7 et Luc 6) revient à plusieurs reprises : projet d'une singulière ambition, qui unit politique et foi religieuse, illumination qui éclaire d'un jour entièrement neuf le rapport à l'autre. Le prophète c est celui qui annonce que le monde peut être changé et dont les paroles donnent l'énergie pour entreprendre ce changement, sans la certitude d'y parvenir.

Dans le domaine profane rappel de l'éblouissement du marcheur NIETZSCHE : l'idée de l'Eternel Retour à Sils Maria en août 1881.

Plus modeste, plus commune, l'expérience d'un sentiment océanique, du sentiment d'être relié est évoquée, comme démultiplication des forces En contrepoint le deuil, le vide, la désillusion radicale, la désespérance induisent un épuisement de la force vitale.

INTERROGATIONS, INCERTITUDES, DESACCORDS

L'amour pour Dieu est-il, comme l'amour pour un être humain, sujet à des interruptions ? Peut-il cesser ?

Qu'est—ce qui rend les croyants sûrs de l'amour de Dieu, de sa miséricorde, de son existence (souffrance et mort des enfants) ?

La force de vivre, à supposer qu'elle soit donnée (l'effort pour persévérer dans son être de tout vivant selon Spinoza), doit aussi être consciemment développée. La *philautia* est le résultat d'un apprentissage.

Freud aurait-il raison, y aurait-il une pulsion de mort ?

Le divin est—il nécessairement transcendance ? N'est—il pas cette part de nous-même, cachée, qui dépasse notre individualité ?

L'absence d'espérance est-elle désespérance? (3è séance)

1) Enseignement des sagesse néo-stoïciennes (Comte Sponville, Camus, Conche)

Force : dénonciation de l'espérance comme illusion;

apprendre à désirer et aimer ce que l'on a;

position conduisant à agir.

Sagesse d'homme mûr.

Idéal de bien faire substitué à faire le bien.

2) Objections (Guillebaud)

Position individuelle ne prenant pas en compte l'existence collective ou politique de l'homme; sagesse égoïste, ne prenant pas en compte l'existence des autres ni la dimension de futur du temps. Faire parfaitement quelque chose est ambigu : cela peut valoir pour un meurtre...

On ne peut se passer des fins d'une action.

A partir de la conscience de l'immensité des injustices, le combat contre celles-ci relève de l'espérance. Ce combat ne peut—être que collectif et mené de génération en génération. L'abolition des injustices est un idéal qui ne peut être qu'espéré et dont on va s'efforcer de s'approcher. Mon action s'inscrit dans une histoire.

Espérance et condition humaine

L'insatisfaction est au coeur de l'expérience du présent. Il y a dans l'être au monde de l'homme une

orientation vers le futur : c'est le désir : il s'agit d'incarner son énergie. Des activités supérieures de l'homme sont anticipation, qu'il s'agisse d'oeuvres d'art ou de prophètes. La condition humaine implique les dimensions d'un en avant et du collectif (Bloch)

Enseignements du judaïsme (Guillebaud) : importance de l'attente dans l'attitude humaine, à penser comme persévérance sans découragement Notion de messie à penser comme le surgissement de l'absolument nouveau au fur et à mesure de l'histoire ; figures : la rationalité, les droits de l'homme... Autre perspective moins optimiste : l'espoir tragique de Morin : renoncer au salut mais se souvenir que l'improbable arrive.

Ouvrer à la transformation du monde en étant incertain de l'avenir. Aujourd'hui le probable c'est le pire, ce qui ne veut pas dire qu'il adviendra.

.....

ATELIER DEBORD Animé par Patrick Hurel.

Avec Jane, Josette, Christine, Véronique, Catherine, Dominique, Philippe A,

Réflexion sur Guy Debord à partir du film *In girum imus nocte et consumimur igni*

Dans le cadre de l'atelier « Bernard Stiegler », nous avons étudié un texte d'une journaliste qui écrit du « philosophe de l'ère numérique » qu'il dénonce nos sociétés de consommation, le marketing et les industries culturelles qui ôteraient aux individus leur singularité et sacrifieraient leur « je » au profit d'un « on » moutonnier. Le parallèle avec la pensée de Guy Debord et la notion de société spectaculaire marchande qu'il élabora trente ans plus tôt s'est alors imposé à nous. Pour le situationniste, l'économie a soumis à ses lois la vie humaine et aliène le sujet jusqu'à « l'objectiser ». Debord emprunte au Lukacs d '*Histoire et conscience de classe* le concept central de réification effet du « fétichisme de la marchandise » qui transforme les processus en choses. La marchandise comme valeur absolue est alors élevée au rang de « catégorie universelle de l'être social total » (HCC, éd de Minit, 1960, p1 13). Source d'aliénation, elle trouve dans le spectacle sa forme la plus dématérialisée et la plus abstraite (si l'aliénation dégrade l'être en avoir, le spectacle dégrade l'avoir en paraître). Le spectacle ne se réduit pas à un ensemble d'images mais est bien un rapport social entre des personnes médiatisé par des images (La société du spectacle 4). Le sujet est alors clivé, séparé, dépossédé de sa propre essence et donc captif. C'est cette vision de la réalité que reprend Stiegler en y ajoutant une touche psychanalytique, lorsqu'il évoque la « captation de notre libido » par l'objet de consommation, source d'indisponibilité, de démotivation et de désinvestissement social.

Un groupe s'est alors constitué, intéressé par un auteur qu'il connaissait mal. Le vendredi 24 février, nous nous sommes retrouvés autour du film *In girum imus nocte et consumimur igni* : nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes consumés par le feu (palindrome parfait dont la circularité fait sens). Des raisons chronologique et esthétique nous ont fait choisir cette œuvre. Il s'agit du dernier film de Debord. Annoncé comme tel par l'auteur et considéré comme son testament cinématographique, il est la synthèse des cinq précédents et s'impose incontestablement comme le plus construit et le plus abouti.

D'une durée de 105 minutes, le film se décompose en deux parties : la première est consacrée à la critique récurrente du cinéma à la fois reflet et révélateur et de la société qui le porte, la seconde relate le propre parcours idéologique et politique de Debord, sorte d'autoportrait forcément narcissique et assumé comme tel qui annonce la parution de *Panegyrique* 11 ans plus tard.

Comme toujours chez Debord sur des images en noir et blanc, empruntées pour beaucoup, à des films classiques (Lacaenaire, Zorro, Robin des bois, tous justiciers ou La charge de la brigade légère) le texte lu par l'auteur est dit sur un ton monocorde qui peut (et ce fut le cas) indisposer le spectateur. Un heure cinq s'écoula avant que Josette ne crie stop, au grand soulagement des autres participants. Face aux très belles vues de Venise (l'un des refuges préférés, avec Florence, de Debord) le public se prit à rêver et à perdre, au fil de l'eau, le fil du discours que l'auteur dispensait tout à sa gloire. Le cinéma de Debord a manifestement influencé celui de Godard (subversion et écrans noirs par exemple). Pour la petite histoire, Godard est né en 30 et Debord en 31, le premier est vivant, le second mort, l'un jouait au tennis, l'autre buvait beaucoup, JLG n'a jamais vraiment

reconnu sa dette à l'égard de GD, et pour cause car on attribue au pape du situationnisme le slogan qui fit flores en 68: « Godard le plus con des suisses prochinois » »

Devant ce cinéma hybride et péremptoire, au ton parfois pesant certes, mais servi par une écriture souvent fulgurante empruntée à Baltasar Gracian, au Cardinal de Retz, à Clausewitz ou à Lautréamont, les participants furent curieux de connaître la biographie de ce Débord iconoclaste. Nous avons pu alors raconter le premier film de 1952: Hurllements en faveur de Sade dans lequel il décrète la mort du cinéma et où seule une bande-son défile sur écran blanc et les silences sur écran noir (ce qui fit dire à Olivier Assayas que Débord était le Malévitch du cinéma); la façon en 1957 dont il quitte l'Internationale lettriste d'Isidore Isou, préférant révolutionner l'art qu'esthétiser la révolution; la réception plutôt confidentielle de La Société du spectacle qu'il fait paraître en 67, inspirée par le fétichisme de la marchandise; la création de l'Internationale Situationniste, son influence sur le mouvement de 68 et les enragés avec lesquels elle crée, contre tous, le CMD (Conseil pour le Maintien des Occupations); l'auto-dissolution de l'IS en 72, de peur que le situationnisme ne devienne « la dernière idéologie spectaculaire de la révolution »;>>; les années 80 avec *Panegyrique* et surtout les *Commentaires sur la société du spectacle*, ouvrage dans lequel au « spectaculaire concentré » indissociable du culte de la personnalité, issu des régimes fascistes-staliniens et « spectaculaire diffus » lié au fordisme américain et à la production en série de biens de consommation, favorisée par la publicité et la généralisation du crédit, Débord ajoute vingt ans plus tard « le spectaculaire intégré ». Prenant modèle sur l'organisation de la Mafia tout est « truqué ». Le SI est un jeu d'apparences et d'ombres au sein duquel l'imposture est érigée en pouvoir : les agents secrets sont devenus révolutionnaires et vice-versa. Le dialogue et l'esprit critique ont disparu, la mémoire historique est submergée par la culture du divertissement, la montée de l'illettrisme, la perte du goût, l'élimination de toute opposition, bref, la mystification généralisée. La société modernisée jusqu'au stade du spectaculaire intégré, écrit Débord, se caractérise par l'effet combiné de cinq traits principaux qui sont : le renouvellement technologique incessant ; la fusion économique-étatique ; le secret généralisé ; le faux sans réplique ; un présent perpétuel ».

En 1990 après la mort de Floriana Lebovici, veuve de son mécène assassiné en 1984, Guy Débord prend ses distances avec les héritiers rejoint, grâce à Jean—Jacques Pauvert, Gallimard, maison qu'il n'avait cessé d'insulter jusqu'alors. En janvier 1995, Canal + diffuse un documentaire intitulé Guy Debord, son art et son temps qu'il cosigne avec Brigitte Cornand.

Est-ce là le signe d'un ralliement tardif à la société spectaculaire marchande et donc un reniement total de l'engagement de toute une vie ? Plutôt un ultime pied de nez à ses détracteurs puisqu'il ne verra pas sa diffusion publique, il se donne la mort 30 novembre 1994.